



Le Corbac

Jean-Paul Salini (48 – Brachet)

Cela se passait dans un repaire de chasseurs situé quelque part dans une contrée lointaine qui sera plus tard appelée "la Fataquie".

Je dois tester en vol un candidat au brevet de chef de patrouille. Il s'agit d'une mission d'assaut. Et comme d'habitude, chaque fois que je fais une mission d'assaut impromptue (ou d'opportunité, je ne me souviens plus du terme exact) je pense au Corbac. Le Corbac s'impose à ma mémoire. Et c'est un souvenir qui durera toute ma vie. Je le revois encore comme si c'était hier, le Corbac. Personnage insolite ! Il était petit, noir, avec un nez long dans un visage triangulaire où brillaient des yeux malins, petits, des yeux de merle ou de corbeau, profondément enfoncés dans les orbites. Noirs aussi ses cheveux, souples et un peu longs pour un militaire. Et couverts d'une farine grise qui faisait comme des pellicules mais qui n'était que de la cendre de cigarette. Il avait les doigts, les dents, jaunies par le tabac. Il avait effectivement un bec-de-corbeau par lequel sortait la fumée. Sans interruption parce qu'il allumait régulièrement sa cigarette au mégot de la précédente. Je devais découvrir par la suite que c'était un pilote remarquable avec un formidable bon sens. Mais, là il me faisait penser à un vieux notaire. Il était ce qui ressemblait le moins au pilote de chasse tel que l'on se l'imagine dans les films ou sur les affiches de publicité. Mais tant pis ! Tel était le Corbac et c'était mon nouveau chef.

Moi j'étais commandant d'escadrille. Depuis la veille. C'était mon premier commandement. Je dirigeais quinze pilotes, j'avais un bureau à moi, une armoire à moi, un téléphone à moi. Merde ! J'étais quelqu'un, non ? J'avais revêtu mon plus bel uniforme, j'avais mis mes décorations, j'avais mis mes gants blancs et pris mon poignard et j'étais allé me présenter à mon nouveau chef. Et j'étais tombé sur "ça" qui ne ressemblait ni de près ni de loin à l'idée qu'on se fait d'un pilote de chasse.

Lorsque j'entrai dans son bureau, un nuage de fumée profita de l'ouverture de la porte pour se répandre à l'extérieur et je pénétrai dans une odeur profonde de tabac refroidi. Sur le bureau et sur les guéridons il y avait des cendriers pleins de mégots papier maïs, sucés du bout. Des cendriers, des cendriers... et en face de moi, à l'affût, se tenait le Corbac avec

une cigarette moitié sucée, moitié fumée, moitié mâchée au coin du bec. Il m'examinait avec l'œil brillant, mais sans un geste, sans un mot, parfaitement insensible à un salut et à un garde-à-vous qui auraient pu servir de modèles à un garde républicain. Je lui avais débité ma petite histoire. J'avais fait valoir mes faits d'armes, mes notes professionnelles, mais il me regardait toujours sans rien dire avec ses petits yeux noirs, allumant de temps en temps une cigarette à la précédente. Je m'attendais à ce qu'il m'interroge sur ma carrière, sur la guerre que j'avais faite, sur mes expériences aéronautiques. Rien ! Toujours rien ! C'était gênant de parler tout seul. Je me tus. Alors il me regarda de son œil noir.

« Écoutez ! On n'est pas là pour se raconter des histoires. Alors vous allez dépouiller toute votre quincaillerie, vous allez vous mettre en tenue de vol et on va faire un tour ensemble. »

J'ai dit « *Bien ! Mon capitaine* ». J'ai salué et j'ai viré vers la porte. Mais il m'a rattrapé :

– « *Dites, Machin, là ! Ah merde, je ne me souviens plus de votre nom ! Est-ce que vous poussez le petit ?* »

– *Je pousse quoi ? Mon capitaine,*

– *Le petit ! Est-ce que vous poussez le petit ?*

– *Je ne comprends pas, mon capitaine !*

– *Le petit au bout ! Merde ! Il faut tout vous expliquer ! Est-ce que vous jouez au tarot ? »*

J'ai répondu froidement : « *Je n'ai pas cet honneur, mon capitaine !* »

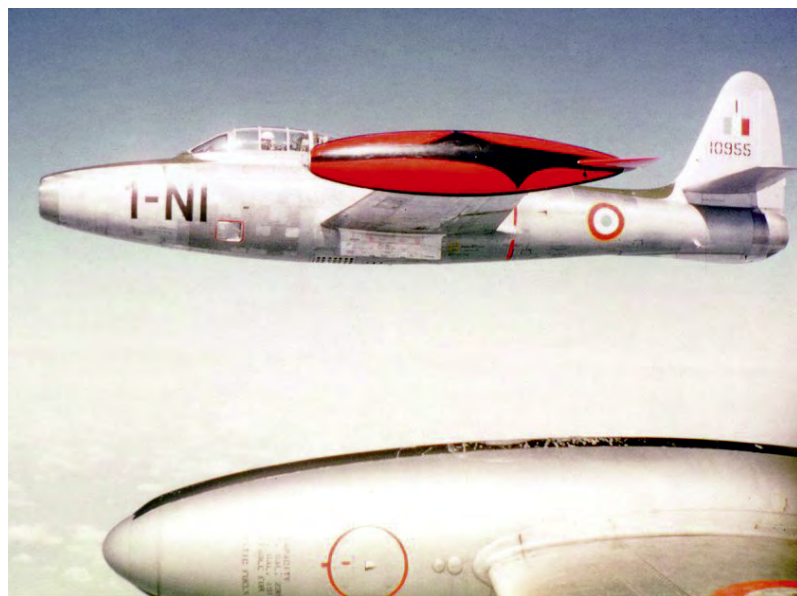
Il a levé les bras au ciel dans un geste comique : « *On nous envoie n'importe qui aujourd'hui !* » Je suis sorti. J'avais envie de l'assommer.

Quinze minutes après m'être débarrassé de ma quincaillerie, comme il disait, nous nous sommes retrouvés en l'air et il m'a dit : « *Objectif : un pont routier en 7827-3884 que vous attaquez à la bombe !* »

C'était dans les Ardennes. J'ai bien combiné mon coup. D'abord un bon point de repère pour m'y accrocher et faire ma préparation sans risquer de me perdre avant même que de commencer. Je me suis installé au sud de Vitry-le-François et j'ai commencé mon planning de navigation. J'ai choisi mes points intermédiaires. Le point initial de mon attaque, le point de cabré, le point du virage d'attaque. Et là, sous mon aile droite, je devais voir le fameux pont.

Lorsque j'ai été bien prêt, je suis parti. Vitry-le-François comme point de départ, c'était confortable. Tout a bien marché jusqu'au virage mais, lorsque j'ai baissé l'aile droite, patatras ! Il n'y avait pas de pont. Il y avait bien une route forestière, chose que je déteste parce qu'en général, sur





crédit : collection Jean-François Rojau



En vol vers le pont.

...une route forestière?... et son pont?

les routes forestières, ce qu'on voit c'est la forêt et pas la route. Il y avait bien, venant de la côte une sorte de faille qui pouvait à la rigueur représenter un cours d'eau. Mais au croisement des deux, pas de pont!

J'ai annoncé que je suspendais l'attaque pour mieux identifier l'objectif et j'ai commencé à tourner au-dessus du terrain comme un vautour sur une charogne. Ce qui, en terrain supposé ennemi, n'est pas le genre de chose à faire. Mais il n'y avait toujours pas de pont. Il n'a rien dit pendant un moment puis :

« Vous ne l'avez toujours pas vu, ce pont ?

– Négatif!

– Ah! la! la! la! la! Mettez-vous en patrouille serrée sur moi. Je vais vous le montrer, moi, votre pont! »

Je me suis mis en patrouille serrée. Il a fait un long virage puis il est revenu vers l'endroit où je piétinais depuis dix minutes. Il est descendu à dix mètres du sol et il m'a dit :

« Attention! Vous n'allez pas le voir longtemps. Sous mon aile droite. Attention! Top! »

Et sous son aile droite, j'ai vu en un éclair une route de terre qui coupait une sorte d'arroyo sec. Sous la route, il y avait une petite conduite en béton d'un diamètre de 80 cm environ. Elle était là pour faciliter l'écoulement de l'eau en cas de pluie. Cette petite conduite en béton, c'était le pont.

Sur le terrain, Blanckaert, le second de l'escadron, m'attendait, hilare :

« Alors? Vous l'avez trouvé le pont?

– Vous étiez au courant qu'il allait me faire chercher un pont?

– Évidemment! Vous l'avez trouvé?

– Non.

– Tant mieux! Vous auriez bien été le premier. Il fait le coup à tous ceux qui arrivent. Si vous l'aviez trouvé, il en aurait fait une maladie. »

Je suis allé au débriefing avec le Corbac. Ça a été bref. Il m'a dit : « Pour le pont, ça passe. C'est la première fois. Mais quand même! Quand même! Ne pas pousser le petit! »

Et il est reparti en hochant la tête, comme pour se lamenter sur le malheur des temps.

Je devais découvrir assez vite que, sous son influence, le jeu de tarot était devenu un véritable culte dans son escadron. Il y avait tout un langage. Faire une partie ça s'appelait "faire une réunion au sommet". Jouer la prudence, ça s'appelait "maçonner". Un maçon, c'était un type qui ne

prenait aucun risque. "Le sou du pauvre", c'est lorsqu'on ne mettait que des clopinettes sur le tapis et "le tronc d'église", c'est lorsqu'on empochait le maximum avec une petite carte. Il y avait aussi des "chiens" qui pouvaient être faméliques, velus ou obèses. J'ai essayé de faire un effort mais, comme toujours, j'étais nul aux cartes, pour la simple raison, sans doute, qu'il m'est désagréable de rester assis longtemps.

Par contre, j'ai remis un peu d'ordre dans la boutique. Un jour l'escadron devait se déplacer à Cazaux pour une campagne de tir. Je savais par expérience personnelle que les jeunes équipiers se contentent de tenir la patrouille et se désintéressent complètement de la navigation. Je décidai donc de vérifier la façon dont les équipiers avaient préparé leur voyage. Je demandais à un jeune pilote s'il pouvait me montrer ses cartes. Il me dit « Oui, mon lieutenant », se baissa vivement pour fouiller dans la poche de sa combinaison et me montra triomphalement le paquet de tarot à l'effigie de la maison Grimaud. Il eut pendant trois secondes le bénéfice de la surprise mais après, je l'explosai littéralement.

C'était un escadron tout ce qu'il y a de pittoresque. Comme l'avaient été, je l'imagine, les escadrons de l'avant-guerre ou de la guerre. L'insigne de mon escadrille était un coq de combat. C'était un insigne qui datait des grands anciens de la guerre 14-18. Nous avions donc une mascotte qui était un vrai coq, un coq de combat avec des ergots superbes, lequel, je ne sais pourquoi, s'appelait Joseph. C'était un ivrogne, Joseph. Lorsqu'il y avait un pot à l'escadron, on allait chercher Joseph, on approchait de la table un dossier de chaise et on juchait Joseph sur le dossier. Tant qu'il n'avait pas bu, personne n'avait le droit de boire. Mais ça ne traînait guère. Dès que l'odeur du punch montait aux narines de Joseph, il se penchait, plongeait le bec dans le verre, et levait la tête vers le ciel pour faire descendre les gouttes dans son gosier. Cet exploit était salué par un déchaînement d'enthousiasme. Il partait fin saoul, l'ami Joseph, les ailes basses traînant au sol pour assurer son équilibre, il rentrait chez lui et sa poule profitait de son état pour lui coller une trempe.

Les années ont passé. Le temps aidant, un jour je me suis retrouvé à la place du Corbac. Il n'a plus été dans l'escadron question de pousser le petit ou de cloper dans le bureau. Les choses avec moi ont été plus

1- Note de l'auteur: l'envisage de publier mes manuscrits. Si un des lecteurs du *Piège* connaît un rédacteur et s'il accepte de me mettre en contact avec lui, il peut me contacter à [jp.salini@wanadoo.fr](mailto:j.p.salini@wanadoo.fr). Merci.

Le Corbac

sérieuses mais il faut le dire aussi beaucoup moins folkloriques. Et puis, un jour, j'ai reçu un nouveau, un jeune commandant d'escadrille qui me rappelait tout à fait moi, quelques années avant. Bien beau, bien propre et bien rose. Je n'ai pas fait semblant d'avoir oublié son nom et je ne lui ai pas demandé de pousser le petit. Mais je n'ai pas résisté. Je lui ai proposé de voler ensemble et, une fois en l'air, je lui ai dit : « *Votre objectif : un pont routier en 7827-3884 que vous attaquez à la bombe.* »

* *
*

La colline de Sion



La mission se termine. Mon élève s'est bien débrouillé. Nous venons de passer les déserts mornes de la Champagne pouilleuse. On voit

encore sous la neige l'infini enchevêtrement des réseaux de tranchées et de boyaux qui ont été creusés il y a plus de soixante ans. J'ai demandé au leader de ralentir pour profiter un peu de la promenade. Nous avons pris de l'altitude aussi et le paysage s'élargit. Voici maintenant les rivières et les forêts de la Champagne humide. Et voilà que s'étalent devant nous les fastes tristes de la Lorraine. J'aperçois au loin la montagne de Sion. Ce sont des prés, des croupes boisées, des forêts sombres. Des petites rivières de rien du tout que l'on devine à un bourrelet de la neige et qui se multiplient en remontant vers les sources.

À partir de quand n'y a-t-il plus de poisson ? Il y a par-ci par-là quelques feux de bois qui alimentent doucement des fumées verticales dans l'air calme. Des colonnes blanches qui s'étalent toutes, lorsqu'elles arrivent à deux mille pieds et forment une couche continue. J'envie ce calme qui monte du sol, ce paysage que j'aimerais posséder une minute, une heure, toujours, mais qui est inaccessible, à jamais hors de ma portée. Je demande au leader de réduire encore la vitesse et de passer à la verticale de ces colonnes. Je le suis de près. Je coupe la pressurisation et le froid entre d'un coup parce que la pressurisation et la climatisation ont le même interrupteur. Je décroche mon masque et, chaque fois que nous passons à la verticale d'un feu, je sens dans la cabine, après une demi-seconde d'attente, l'odeur émouvante du feu de bois. Hé ! C'est toujours ça de pris !

Bulletin d'inscription à la journée d'information Reconversion du 13 février 2014

À retourner avant le 31 janvier 2014 par voie postale à : AEA – 3, rue Nationale - 92100 Boulogne-Billancourt, accompagné d'un chèque de participation de 50 € à l'ordre de l'AEA (pas d'inscription sans règlement préalable)

Toutes les rubriques doivent être renseignées lisiblement.

Prénom : _____ Nom¹ : _____ Âge : _____

Grade² : _____ Promo³ : _____ Corps : _____

Date départ⁴ : _____ Ancienneté scs : _____ Conditions du départ⁵ : _____

Adresse personnelle : _____

Tél. fixe : _____ Tél. mobile : _____

Email : _____ Affectation : _____

Indiquez ci-dessous l'ordre de vos préférences (1, 2, 3, 4, 5) pour l'atelier de l'après-midi :

- | | | |
|--|---|---|
| ☐ Entreprises Défense | ☐ Grands groupes hors défense | ☐ PME-PMI hors défense |
| ☐ Entrepreneuriat | ☐ Associatif et secteur non marchand | |

- ☐ Je suis informé que tous les renseignements portés sur ce bulletin sont confidentiels et réservés à l'AEA, l'AEMA et l'AOAC pour la constitution des différents groupes.

1- Si officier féminin, le noter (F).

2- Si vous êtes colonel, indiquez si vous êtes breveté (CID).

3- Précisez : AD, AR, Rang ou OSC et indiquez la promotion.

4- Si votre départ est déjà arrêté, sinon notez « à l'étude » (E).

5- Précisez : limite d'âge (LA) - conditionnalat (C) – départ volontaire (V).

Date et signature

Si vous avez des questions sur la politique des départs pratiquée par la DRH-AA, adressez les à cap2c@gmail.com

